

ils devaient passer la nuit : ils se couchent ; effrayé par le souvenir du nègre, le narrateur a de la peine à s'endormir.

« Enfin, dit-il, vers minuit, je sentis le sommeil qui venait pour tout de bon ; mais mieux eût valu rester éveillé. Un cauchemar épouvantable m'oppressait ; je rêvais qu'un énorme serpent s'était introduit dans le poste, qu'il avait rampé jusque près de moi, et qu'attiré par la chaleur, il s'était blotti sur moi, je le sentais sur ma poitrine, enroulé sur lui même, *lové*, comme on dit dans les colonies, c'est à-dire, prêt à s'élançer. Je n'osais bouger, et cependant ce poids m'étouffait.

« Il y eut même un moment où ce sentiment de suffocation fut si fort que je m'éveillai.

Que le bon Dieu vous préserve d'un semblable réveil !

« Ce n'était pas un rêve ; le serpent était là, sur ma couverture ; un mouvement que j'avais fait en ouvrant les yeux l'avait sans doute réveillé lui-même, car sa tête s'était soulevée un peu au-dessus de la spirale formée par le corps, elle se balançait de droite à gauche comme si elle cherchait l'ennemi qui l'avait dérangé. La lune l'éclairait en plein et je distinguais les yeux noirs du reptile. Il y eut un moment où ils s'arrêtèrent sur les miens. Rien ne pourrait rendre l'horreur de cette sensation. Enfin la tête se détourna, et, après quelques oscillations, finit par s'abaisser sur la masse du corps et resta immobile en face de mon visage.

« Combien de temps restai-je ainsi, les yeux ouverts, sans oser sans pouvoir bouger ou crier ? Je ne sais ; mais au point du jour le serpent commença à remuer ; je le sentis qui s'étirait, et, se déroulant tout doucement, il se dirigea tranquillement vers la porte restée ouverte, et sortit du poste.

« Je sautai à terre, je saisis un fu-

sil au râtelier, et visant l'animal, qui rampait lentement sur la route, je fis feu. Le monstre bondit sur le coup, puis retomba immobile. Les camarades, réveillés, s'approchèrent ; le serpent était mort et j'étais tombé évanoui.

« Quand je revins à moi et que je me regardai dans un petit miroir, je crus qu'on m'avait mis de la farine sur la tête comme on a coutume de faire à ceux qui ont reçu un coup de soleil.

« J'avais les cheveux tout blancs. »

« Mme. de B... serait une femme charmante, si les dents qui ornent sa bouche étaient bien à elle ; je ne veux pas dire qu'elle ne les ait pas payées à son dentiste, au contraire.

Or, dernièrement, la supercherie faillit se découvrir ; on se disait à voix basse :

— Vous savez, Mme de B... ?

— Non... quoi ?

— Elle a un ratelier.

Mme. de B..., qui est femme d'esprit, eut connaissance de ces vagues rumeurs. Elle résolut de les faire taire en frappant un grand coup. Elle fit venir son dentiste, qui ôta au ratelier une dent de devant. La voilà bièche-dent.

Depuis ce jour, on est parfaitement convaincu que celles qui restent sont sa propriété.

Il est vrai de dire que depuis elle a fait remettre cette perle absente, mais elle l'avoue hautement.

— Je m'étais cassé une dent, dit-elle à tout le monde, je me la suis fait remettre.

« On parlait devant le marquis de Boissy de la guerre austro-prussienne.

— Messieurs, dit le spirituel sénateur, que la victoire reste à la Prusse ou à l'Autriche, vous verrez que l'Allemagne aura bien mal au Rhin !... »

Ce calembour sénatorial n'a été que trop prophétique.